

Quelques aspects de la sédentarisation des nomades en Mauritanie sahélienne

In: Annales de Géographie. 1964, t. 73, n°400. pp. 738-745.

Citer ce document / Cite this document :

Toupet. Charles. Quelques aspects de la sédentarisation des nomades en Mauritanie sahélienne . In: Annales de Géographie. 1964, t. 73, n°400. pp. 738-745.

doi : 10.3406/geo.1964.16753

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1964_num_73_400_16753

répartition des différentes espèces dans leur rapport avec la topographie, le sol, le ruissellement et l'érosion éolienne, apporte un témoignage local précieux au dossier de ce problème qui devrait être repris dans une série d'autres stations situées sous des conditions climatiques différentes, puisque la même alternance rythmée se trouve dans le paysage végétal de régions aussi variées que celles de Tidjikja (142 mm) ou de Niamey (585 mm), où ce sont alors des bandes boisées et herbacées qui alternent.

Une série d'annexes apportent enfin, à la fin de cet ouvrage, des indications précieuses sur les méthodes de travail et les classifications employées.

SUZANNE DAVEAU.

Quelques aspects de la sédentarisation des nomades en Mauritanie sahélienne

De nombreux travaux¹ ont analysé les causes et les modalités de la régression que le nomadisme subit depuis un demi-siècle dans les steppes de l'Ancien Monde : perte des ressources procurées par les caravanes et les pillages, reconquête paysanne, politique gouvernementale de sédentarisation et d'intégration des nomades dans une collectivité nationale, introduction de l'industrie avec son puissant mais parfois bref appel de main-d'œuvre. Qu'elle soit spontanée ou dirigée, cette reconversion affecte la plupart des pasteurs qui vivent entre l'Atlantique et les montagnes de l'Asie Centrale.

Il nous a paru utile de décrire, à l'aide de quelques exemples, les processus de désagrégation du nomadisme, au contact du monde des agriculteurs soudanais, en Mauritanie sahélienne (fig. 1).

Cette zone qui s'étend sur 300 km en latitude entre l'isohyète 250 mm et la frontière, est éminemment favorable à l'élevage extensif. Au tapis graminéen, où dominent les *Pennisetum* et *Cenchrus biflorus*, s'ajoute le pâturage arbustif que fournissent de nombreuses variétés d'acacias. La longueur de la saison sèche (10 mois secs à Kiffa) exclut toute possibilité d'élevage intensif. D'autre part, la culture sous pluie ne devient intéressante qu'au Sud de l'isohyète 450 mm, là où 8 années sur 10 les précipitations sont supérieures à 400 mm. Enfin la culture de décrue est limitée à quelques berges privilégiées. Si l'on ajoute qu'aucun minerai, malgré de sérieuses études géologiques, n'a été découvert, la vocation de ce pays au nomadisme paraît évidente.

Cependant, depuis le début du siècle, de nombreuses transformations en altèrent la physionomie et l'essence même. Les relations politiques et commerciales (système de la contre-assurance, redevances, trafic caravanier) qui, au même titre que la tech-

1. Voir en particulier, parmi une abondante bibliographie : J. DRESCH, *Le Kyzyl-Koum et la sédentarisation des nomades* (Bull. Ass. Géo. Fr., 1956, p. 98-108, 2 fig.). — J. DRESCH, *Les transformations du Sahel nigérien* (Acta Geographica, 1959, n° 30, p. 3-12). — MOHAMED AWAD, *La sédentarisation des tribus nomades et semi-nomades au Moyen-Orient* (Rev. Int. Travail, 1959, p. 27-60, 1 carte). — *Nomades et nomadisme en zone aride* (Rev. Int. Sc. Soc., 1959, p. 501-612). — R. CAPOT-REY, *Note sur la sédentarisation des nomades au Sahara* (Annales de Géographie, 1961, p. 82-86). — *Nomades et nomadisme au Sahara*, Paris, Unesco, 1963 ; *Recherches sur la zone aride*. XIX, 1957, 15 fig., tabl., 8 phot. h. t.

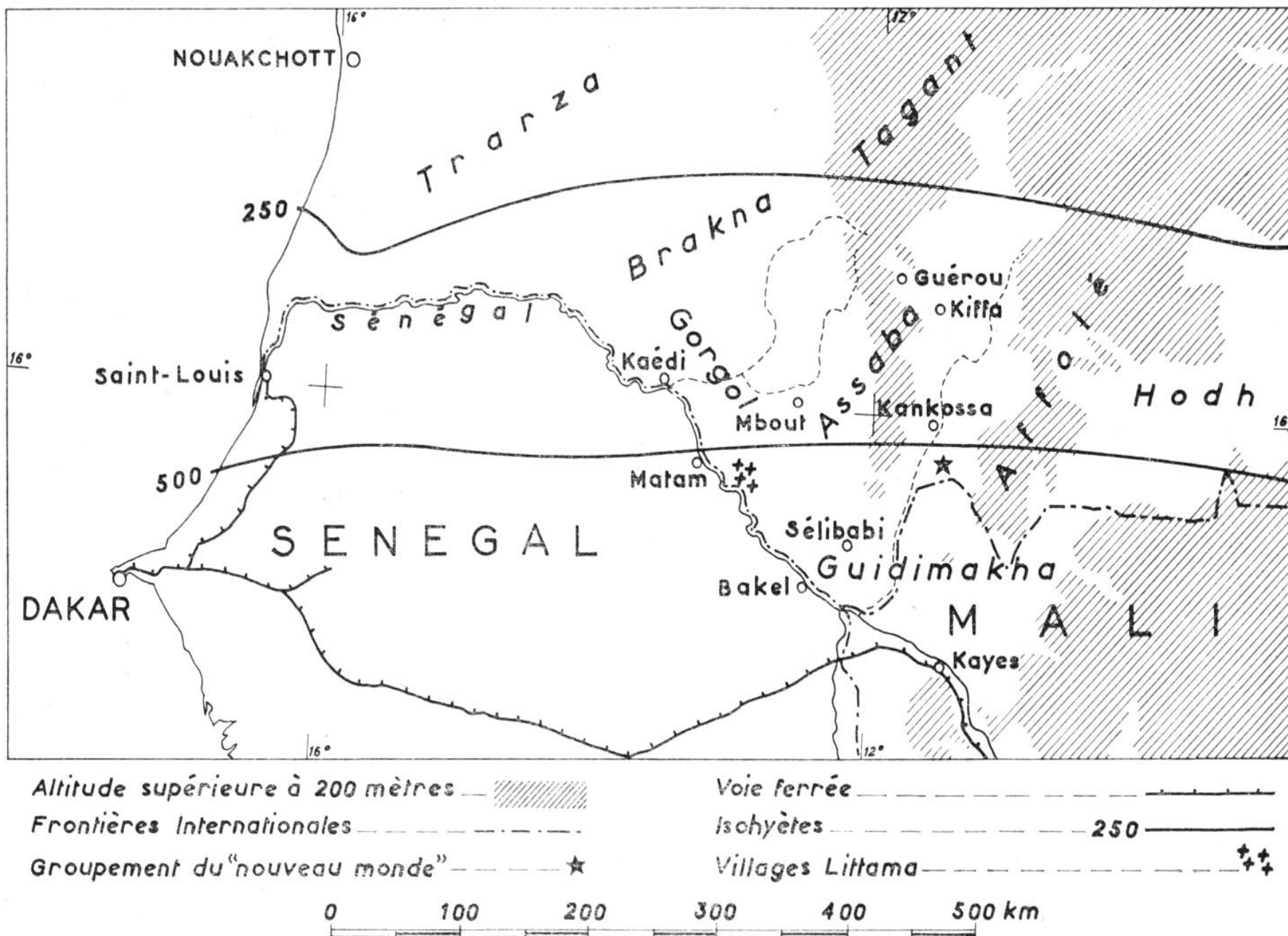


Fig. 1. — Les processus de désagrégation du nomadisme en Mauritanie sahéenne.

nique de l'élevage extensif, étaient les piliers de la société nomade, ont été détruites. La pacification et certaines successions d'années sèches ont provoqué un lent mouvement de la population du Nord vers le Sud qui s'est accompagné du déclin du chameau, de l'avènement de la vache laitière et surtout de l'apparition de formes nouvelles d'élevage : transhumance et semi-nomadisation liées à un début d'enracinement¹.

Des relations complexes se sont peu à peu établies entre Maures et peuples cultivateurs sédentaires, Toucouleurs le long de la vallée du Sénégal, Soninké (Sarakholé) dans le Guidimakha et le Sahel soudanais.

Depuis quelques années on peut constater qu'une vague de sédentarisation s'étend sur le Sahel mauritanien. L'afflux des Haratin et des anciens serviteurs vers les petites bourgades existantes s'accroît. Mais, en outre, on assiste à la naissance de nombreux noyaux de villages aux cases de banco, soit près des barrages agricoles² édifiés par le Génie rural tant au Brakna (Mokta el-Ajar) qu'en Assaba (Mokta-Sféra) et dans le Hodh (Nsafeni, Aguiert, Blemader), soit (aussi fréquemment) près des nombreux postes administratifs que le gouvernement mauritanien vient de créer dans ces régions marginales, en bordure de la frontière malienne, jusqu'alors singulièrement sous-administrées.

Quelques exemples permettront de mieux situer le sens et les limites de ce mouvement.

1. Les Littama. Un cas de sédentarisation spontanée

Comment les Littama, qui formaient il y a moins d'un siècle une tribu guerrière de haute lignée, d'origine hassane revendiquant la dignité émirale du Brakna, sont-ils devenus d'humbles villageois cultivant le mil parmi leurs voisins Toucouleurs? La lutte en vue d'obtenir le titre d'émir du Brakna a toujours été d'une violence extrême, la plupart des souverains étant assassinés par des frères et des cousins ambitieux³. Les Littama furent peu à peu mis dans l'impossibilité de participer à cette lutte épuisante. Privés des redevances que donne le pouvoir, des richesses et butins que procure la force, dédaigneux de toute activité commerciale réservée aux marabouts, ils furent contraints, en abandonnant toute prétention politique, d'émigrer vers le Sud, dans le Gorgol méridional.

Peu à peu ils furent abandonnés par cette masse d'hommes qui forme le cortège des familles puissantes : « clients », « forgerons », griots et surtout *Haratin* (esclaves affranchis) et *Abid* (esclaves) qui sont la cheville ouvrière de la société maure. La perte progressive de leurs troupeaux de chameaux et de moutons les plongea dans une misère réelle ; vers 1910, ils n'étaient plus en mesure de vivre sous la tente du revenu de leur cheptel ; ils se décidèrent à construire des cases et à cultiver la terre. Ce changement de genre de vie devait être tout naturellement favorisé par un ensemble de conditions physiques remarquables : la région, qui reçoit plus de 500 mm de pluie chaque année et qui est coupée de larges oueds aux berges inondables qui annoncent le Chemama, se prête aussi bien à la culture sous pluie qu'à la culture de décrue. Les Littama qui faisaient depuis longtemps cultiver les terres *walo* (bas-fond inondable

1. Voir Ch. TOUPET, *L'évolution de la nomadisation en Mauritanie sahélienne*, in *Nomades et nomadisme au Sahara*, op. cit., chap. I-VI, et *Le Problème des transports* (Bull. IFAN. B., 1962, p. 80-106, 1 carte).

2. La fonction des barrages agricoles, en culture de décrue, est de retenir en amont les crues des oueds sur la plus grande superficie possible et pendant une période suffisante pour humecter le sol et permettre la culture des céréales (essentiellement le gros mil).

3. Paul MARTY, *Études sur l'Islam et les tribus maures. Les Brakna*, Paris, E. Leroux, 1921, 99 p., 1 carte.

cultivé en décrue) par leurs esclaves, en reconnurent à ceux-ci la pleine propriété. Ils se mirent eux-mêmes à défricher les terres *dyéri* (terre que la crue n'inonde pas, cultivée sous pluie). Aux deux récoltes annuelles de mil ainsi assurées, les ressources de l'élevage bovin et de la cueillette de la gomme apportèrent un appoint non négligeable.

Les Toucouleurs et les Peuls, qui occupaient déjà cette région, s'opposèrent d'autant moins à cette pénétration pacifique que les nouveaux arrivants étaient trop pauvres pour susciter quelques craintes et que très vite des liens s'établirent entre les communautés. C'est d'ailleurs grâce au métissage que les Littama ont pu, ainsi que bien d'autres tribus guerrières refoulées vers la zone soudanienne à la suite de revers, survivre en s'adaptant à un climat plus humide, par conséquent plus nocif¹.

Depuis une trentaine d'années, les 4 fractions qui forment la tribu sont fixées dans 4 villages aux maisons et aux greniers de banco : Dyébaba, Takoutala, Beylougué, Hari-Hara, qui ne se distinguent guère des hameaux toucouleurs voisins. Les Maures ont conservé la langue hassanya mais entendent, pour la plupart, le peul ; ils sont restés fidèles au costume beidane et à la voie de la Qadriya ; par contre ils ont adopté le régime alimentaire des riverains du Sénégal à base de mil, de poisson et de lait. Enfin, à l'instar des Toucouleurs, les Littama goûtent avec la sédentarisation le privilège de l'école.

Au total, les Littama se sont réellement sédentarisés ; ils ont abandonné tout ce qui faisait l'essence du nomadisme et de la caste guerrière pour devenir d'humbles villageois. En se métissant, en adoptant le genre de vie des peuples soudanais, en se mettant au travail, ils ont pu survivre.

Cette expérience qui, somme toute, a réussi, préfigure-t-elle l'avenir ? Il ne le semble pas, tout au moins à la lumière des expériences modernes qui comportent des leçons différentes.

2. L'expérience du « Nouveau Monde », un cas de sédentarisation dirigée

La création des villages dits du « Nouveau Monde » répond à un impératif de la part du gouvernement mauritanien : tarir l'exode saisonnier et même définitif des Haratin et « serviteurs » vers le Mali, en les fixant, en bordure de la frontière, sur des terroirs leur permettant de subsister.

L'expérience débuta en 1960 à l'époque où les rapports entre la République Islamique de Mauritanie et la République du Mali étaient tendus².

En moins d'un an, sous l'impulsion d'un résident averti et enthousiaste, soutenu par un commandant de cercle énergique, un « monde nouveau » construit par et pour des hommes enfin libérés allait surgir d'une brousse inhospitalière. Dix-neuf villages au plan géométrique, près de 600 cases, des greniers, une école par villages, 5 dispensaires étaient édifiés dans un enthousiasme absolument nouveau en Mauritanie ; des milliers d'hectares d'une terre sablonneuse furent défrichés dans les environs ; une distribution de mil eut lieu, à raison de 500 g par personne et par jour, permettant d'attendre la première récolte.

Cette sédentarisation devait être le signe d'une promotion humaine, sur laquelle

1. Cf. BOU HAQQ, *Noirs et Blancs aux confins du désert* (Bull. Com. Et. hist. scient. A.O.F., 1938, p. 480-489).

2. Les accords de mars 1963 ont permis de résoudre les questions litigieuses et de définir des relations amicales entre les deux États.

il est indispensable de bien insister : pour la première fois, en Mauritanie, des administrateurs, conscients des tares d'une Société fondée sur l'esclavage, voulaient transformer d'anciens serviteurs en hommes réellement libres, propriétaires des instruments et des produits de leur travail, abandonnant tout lien de sujétion à l'égard des familles nobles de leur tribu, appelés ainsi à gérer leurs propres affaires au sein d'Assemblées de villages.

Cette expérience unique devait, dès sa conception, se heurter à de très graves obstacles. L'hostilité des nobles et notables se fit sentir par l'intermédiaire de certains parlementaires ; elle fut brisée ; mais d'autres entraves subsistent, qui, à notre avis, peuvent faire échouer l'entreprise si des remèdes efficaces ne sont pas apportés. Le problème le plus immédiat est d'assurer, sur le territoire même de la Mauritanie, la subsistance de cette masse de sédentaires qui atteint près de 5 000 âmes. La culture du mil peut être étendue, mais elle est sous la dépendance étroite des précipitations particulièrement irrégulières en cette région. C'est ainsi qu'au village de Bou-Amché, en 1961, la récolte de mil (*taghalit* ou sorgho, et *mutri* ou petit mil) a été insuffisante ; les doliques de Chine et l'arachide n'ont rien donné. Cette culture sous pluie, aléatoire, ne peut être compensée par la culture de décrue en raison de la topographie de cette région ; les oued entaillent ce vaste glacis gréseux en gorges étroites ; les évasements qui permettraient une culture sur berge y sont extrêmement rares. Le terroir choisi ne peut, bon an mal an, nourrir la population fixée. La plupart des hommes et même des femmes sont donc amenés à quitter le village dès la fin des récoltes (décembre-janvier) et à rechercher au Mali un travail pour assurer la subsistance de la famille. Seuls les vieux, et souvent les enfants, restent au village, vivant sur de maigres réserves. Ces frontaliers, d'ailleurs, s'ils sont de civilisation maure, ne sont pas dépayés au Sud de la frontière car tous parlent soit le bambara, soit le soninké et n'éprouvent aucune difficulté à s'embaucher comme manœuvres agricoles, manœuvres sur les chantiers, cuisinières, pileuses de mil, etc., dans les campagnes et les centres du Mali. Même en 1962-1963, lorsque la récolte a été bonne, en raison de pluies abondantes, ce phénomène migratoire, qui correspond à de solides traditions, s'est accompli.

Dans l'impossibilité d'améliorer notablement l'implantation des villages, tant les bas-fonds susceptibles d'être mis en culture walo sont exceptionnels, il semble bien que l'expérience du « nouveau monde » ne puisse réussir sans un concours administratif éclairé et permanent qui s'exerce selon deux directions : une aide économique et sociale, une politique de plein emploi. L'aide pourrait s'exprimer sous forme de distribution gratuite de vivres lors des récoltes déficitaires, ou de prise en charge totale de l'alimentation des enfants en contre-partie de l'obligation scolaire. Nous avons visité des écoles très bien tenues où enseignent avec beaucoup de foi et de courage et dans des conditions très spartiates de très jeunes moniteurs ; mais la scolarisation est loin d'être totale, et si une majorité de garçons suivent assidûment les cours de français et d'arabe, la presque totalité des filles reste illettrée. Il convient de reconnaître que cet effort que l'on demande en faveur du « nouveau monde » est certainement très dur à soutenir pour une administration souvent pleine de bonne volonté, mais parfois prisonnière de certaines coutumes néfastes, et surtout encore inexpérimentée et pauvre ; et c'est le pays entier qu'il faut encadrer, former, instruire et aider.

C'est encore à l'Administration que reviendrait de promouvoir une politique de plein emploi pour des hommes et des femmes que les travaux des champs n'occupent

que 6 mois par an. Problème essentiel qui se pose à tous les États de la zone soudano-sahélienne. En l'absence de toute possibilité industrielle, extraction de minerais ou transformation des produits agricoles, une seule solution reste possible, celle des travaux d'infrastructure : aménagement des pistes et des pare-feux, reboisement, construction de bâtiments d'utilité publique, forages, etc. Une telle politique exige des programmes et des crédits. Mais la masse des salaires versés permettrait aux gens du « nouveau monde » de vivre en équilibre.

3. L'expérience de Guérou. De la palmeraie à l'oasis ?

La palmeraie de Guérou, qui étend sur plus de 12 km le ruban de ses frondaisons d'un vert sombre resserré entre des dunes rouges couvertes d'une herbe maigre, est le type même de la palmeraie non aménagée. La propriété en est partagée entre 3 grandes tribus nomades sans aucune vocation phénicienne : les Chratitt qui sont des guerriers, les Messouma qui sont des marabouts, les Tadjakant enfin, marabouts également devenus puissants par le négoce.

Les plantations ne sont même pas protégées des divagations des troupeaux par des clôtures ; beaucoup de dattiers sont atteints de la maladie du cœur qui penche ; l'irrigation des jeunes plants est sommaire, en l'absence de puits à balancier ; néanmoins l'abondance des palmiers qui fait de Guérou la plus grande palmeraie de l'Assaba attire lors de la *gatna*, en juillet, de très nombreux campements de pasteurs et maintient tout au long de l'année quelques maigres tentes de Haratin.

Or, depuis moins de deux ans, une ample terrasse qui domine l'oued se couvre de constructions en pierres et en banco. L'initiative première revint à l'Administration qui, dès 1961, faisait édifier un poste administratif. Bientôt des notables Tadjakant se firent construire un pied-à-terre ; des commerçants suivirent le mouvement que l'Administration encouragea en ouvrant une école et un dispensaire. Dès lors un noyau urbain était constitué. Il convient cependant de noter que la construction est le fait de gens aisés, pour ne pas dire riches. Les Chratitt et les Messouma restent fidèles au nomadisme. Seuls les Tadjakant ont construit. De même que les Idawali, ces derniers appartiennent à ce groupe minoritaire de tribus constructrices de villes : l'antique Togba dans le Hodh et Tindouf sont des cités djakanian. Deux sources de financement ont permis d'édifier maisons d'habitation et boutiques : le rapatriement des capitaux pour certains commerçants installés au Mali, à Nioro ou Kayes, et surtout la vente du bétail. Une construction de 3 pièces aux murs de pierres jointoyés de ciment, avec une terrasse, revient à 150 000 CFA, soit le prix de 7 à 8 vaches laitières. Un édifice en banco coûte moins de 100 000 CFA (250 CFA les 100 briques).

Ce qui paraît inquiétant lorsqu'on visite cet embryon de ville, c'est de voir que cette poussée urbaine ne s'accompagne d'aucune amélioration corrélative de la palmeraie. Quelques planteurs, nobles ou haratin, ont commencé de clore leurs parcelles et de soigner leurs dattiers, mais ils ne représentent qu'une infime minorité. Cette cité en extension deviendra-t-elle une oasis, un centre de vie agricole et commerciale reposant sur une production de qualité ? Rien ne permet de le prévoir. Les propriétaires de Guérou atteindront-ils, avec l'aide des services agricoles, le niveau des phéniculteurs d'Atar ou de Tijigja ? Ce n'est qu'un vœu.

La construction de Guérou apparaît avant tout comme une opération immobilière de style urbain. Elle annonce, à toute petite échelle, la fièvre de construire qui anime les petites cités du Sud-mauritanien.

4. Kiffa et Kankossa, deux exemples d'extension urbaine

Kiffa, chef-lieu du cercle de l'Assaba, et Kankossa, résidence, sont des créations administratives, la première datant de la présence française (1907) la seconde remontant à 1960.

Jusqu'à une date récente, Kiffa était une médiocre bourgade peuplée essentiellement de cultivateurs d'origine soudanaise ; quelques fonctionnaires et une cinquantaine de commerçants, surtout des courtiers en bestiaux, lui apportaient une teinture urbaine. L'Administration mauritanienne décida de construire, sur un vaste glacis en pente douce, près du vieux centre, une ville neuve : Djerida ; en deux ans sortit de terre une agglomération quadrillée, ordonnée autour de son marché, les maisons d'habitation ceinturant la zone des boutiques, équipée d'une école, d'un dispensaire et de nombreux bâtiments administratifs.

Cette initiative hardie aurait été vouée à l'échec si elle n'avait été prise dans des circonstances particulièrement favorables : d'une part, le retour vers les centres de la Mauritanie méridionale d'un certain nombre de commerçants maures qui tenaient boutique au Mali, à Nioro, Bamako et Kayes (essentiellement des Idawali et des Tadjakant), d'autre part une désaffection générale vis-à-vis de la vie nomade jugée trop pénible pour un revenu insuffisant. Bien des nomades qui jusqu'alors ont vécu avec un grand souci d'économie et la rigueur la plus stricte, connaissent des besoins nouveaux et onéreux : la consommation de thé et de sucre s'amplifie ; les cotonnades bleues ne suffisent plus ; les postes de radio à transistors sont devenus indispensables. Ce sont surtout les femmes qui sont lassées de cette vie de tente monotone et rude, même si, chez les guerriers par exemple, elles détiennent une liberté de mouvement inconnue dans d'autres campements. Elles abandonnent donc mari, enfants, coutumes et servitudes pour les mirages de la ville. On sait que selon le droit musulman la séparation de biens est la règle dans les ménages ; si bien que la femme maure est riche ; il lui est facile de vendre une partie de son cheptel pour construire en ville. Que ce soit à Kiffa ou à Kankossa, 8 maisons neuves sur 10 appartiennent à des femmes.

La construction, ainsi que nous l'avons déjà vu pour Guérou, n'est guère onéreuse, car les salaires versés aux manœuvres sont faibles. Seuls, le ciment et la tôle ondulée sont chers, en raison des frais de transport ; le sac de ciment coûte deux fois plus qu'à Dakar. Ainsi une maison de 3 pièces peut revenir à 120 000 CFA. Si l'on veut bien se rendre compte qu'une maison est infiniment plus solide, durable, résistante au vent et offre une meilleure protection contre la chaleur que ne fait une tente en poil de mouton ou de chameau, cette sédentarisation peut être considérée comme un progrès.

Mais il ne faut pas oublier un certain aspect du problème qui se pose d'une façon analogue dans les immeubles géants des banlieues européennes. Ces nouveaux citadins, en effet, ont tout à apprendre de la vie urbaine, en particulier une hygiène stricte, l'élimination rapide et quotidienne des déchets et ordures : bien des recoins des maisons, bien des zones d'ombre deviennent des gîtes infestés de mouches et de moustiques.

Toujours est-il qu'en moins de trois ans la population de Kiffa doublait, tandis que celle de Kankossa atteignait plusieurs centaines d'âmes.

Une question vient immédiatement à l'esprit : comment et de quoi va vivre cette nouvelle vague déracinée ? Deux métiers s'offrent à elle : le commerce de détail et la prostitution. L'augmentation du nombre des points de vente ne fait qu'accroître

le coût de la vie. D'autre part, la pratique désastreuse du prêt usuraire ne fait que s'amplifier également, les sollicitations des commerçants augmentant les besoins des clients. On peut dire que la majorité des fonctionnaires et salariés des petites villes sahéniennes ont ainsi un budget en perpétuel déséquilibre et ne peuvent envisager valablement un progrès social professionnel, intellectuel ou une éducation améliorée de leurs enfants. Quant à la prostitution, même si l'on s'en tient au strict point de vue économique¹, il est aisé de constater que la rémunération correspond, en l'absence d'étrangers à la cité, à un prélèvement sur le capital de la collectivité urbaine. Le commerce, ainsi que la prostitution, opèrent une redistribution des revenus, ils ne forment pas de capital.

5. Bilan provisoire

Quel est le bilan sommaire et provisoire d'une telle transformation ?

Si l'on excepte le cas des Littama, toutes ces expériences ont un trait commun : il y a bien passage de la tente à la case villageoise ou à la maison citadine ; il n'y a pas, du moins encore, transformation profonde du genre de vie.

L'abandon de la vie nomade s'exprime par un déracinement et une perte de capital ; encore qu'il ne faille pas trop s'inquiéter de la diminution d'un cheptel dont l'exploitation est toujours peu rationnelle, la vente de bétail correspond à un appauvrissement qui n'est nullement compensé par la création d'emplois nouveaux ou la formation de ressources nouvelles.

Le déracinement est tout aussi grave. La solution du problème : un enracinement dans des villages de production équilibrée ou dans des villes aux fonctions multiples assurant un emploi aux immigrants, est liée bien sûr à celle du plein emploi. Elle est également fonction de la recherche d'une nouvelle éthique : sous peine de désordres les plus graves, il faut substituer à l'antique et riche expérience du nomade une expérience nouvelle faite d'enrichissement professionnel, de développement intellectuel, de progrès, sinon même de révolution dans la conception de la vie sociale. Ceci est d'autant plus urgent qu'un très réel effort de scolarisation dans les villes et les villages nécessitera bientôt pour la génération montante des emplois et des structures modernes.

CHARLES TOUPET.

The soils of the lower eastern slopes of the Cameroon mountain and their suitability for various perennial crops

de H. N. Hasselo²

Une bonne moitié de l'ouvrage (chap. 2 à 4) est consacrée à une étude géologique, pédologique et géographique de la région ; l'autre est plus proprement pédologique et agronomique.

1. Faut-il rappeler simplement qu'il n'est pas rare que des nouveaux-nés soient abandonnés en pleine brousse.

2. H. N. HASSELO, *The soils of the lower eastern slopes of the Cameroon mountain and their suitability for various perennial crops*, Wageningen, Veeman en Zonen, 1961, 67 p., 1 carte h. t.